

L'air pur, ces rayons, ces parfums, cette nature joyeuse, m'envoyèrent au cœur comme une bouffée de jeune espérance. Il me sembla tout à coup que ma vie n'était pas finie encore, que l'avenir me gardait l'inconnu. Un bonheur vague, mystérieux, sans nom, sans cause, se répandit en moi me réconciliant avec ma destinée, me rendant le goût de l'existence.

—Déjà ! m'écriai-je, quand la voiture s'arrêta devant le perron du château, cessant de bercer mes rêves.

—Il est midi, dit ma tante, et nous allons déjeuner de suite, car je m'attends à voir arriver nos amis de bonne heure.

—Ah ! c'est vrai, répondis-je, ils vont venir. Figurez-vous que j'avais tout à fait oublié l'existence de M. de Renzais ; absent depuis si longtemps, c'est presque un étranger pour moi. Mais je me souviens cependant que, dans mon enfance, il me causait une certaine terreur. Cela vient sans doute de son extérieur froid et de ses manières graves. Ne lui trouvez-vous pas, ma tante, l'air un peu effrayant ?

—Non certes, dit en riant Mme de Lermont, et lorsque vous le connaîtrez mieux, vous découvrirez en lui, j'en suis sûre, des qualités réelles qui vous inspireront comme à moi une véritable confiance. Mais, en effet, jusqu'ici vous n'avez pu les apprécier beaucoup. Agé d'une quinzaine d'années de plus que vous, attristé par le malheur qu'il a eu de perdre sa femme au bout de quelques mois de mariage, forcé de s'expatrier à cause de la santé de son unique enfant, il n'a pu vous laisser qu'un bien imparfait souvenir, et pourtant c'est, vous le verrez, un ami sûr et dévoué qui nous revient. Que de fois n'ai-je pas pensé que j'aurais voulu, sous bien des rapports, qu'Albert lui eût ressemblé ! . . .

## IX

Deux heures achevaient de sonner à l'horloge quand la voiture de M. de Renzais apparut au bout de l'avenue. Nous